

n'est que le fruit de son imagination, aux dires des témoins. Il est condamné à mort, et le récit commence le 150^e jour avant son exécution. Il faut lire la suite pour être captivé d'une manière extraordinaire par la maîtrise de l'auteur, qui sait semer l'angoisse, l'espoir, la déception et enfin le soulagement dans l'esprit de ses lecteurs.

Paul KELLY: « Voyageurs secrets » (Fleuve Noir).

Quel métier que celui de savant atomiste à notre époque ! Une gloire de la science, convoquée aux U.S.A. pour un congrès atomique, est l'objet de la sollicitude d'une puissance ennemie. La France attache un ange gardien aux pas de notre héros, aussi naïf que savant, et l'homme du Deuxième bureau a bien de la peine à tuer assez de ses collègues d'en face et à déjouer les ruses des blondes sirènes, pour enfin amener le savant à son congrès.

A lire en chemin de fer (on peut sauter des pages ou s'endormir sur un ou deux chapitres).

John CREASEY: « Un bistouri pour l'Inspecteur ».

Comment, au cours d'une enquête, un inspecteur principal de Scotland Yard passe pour un meurtrier ; comment son ravisseur, car il a été enlevé, lui fait changer de physionomie et lui propose la fortune s'il lui obéit aveuglément, voilà ce que vous apprendrez en lisant ce récit très « série noire » distayant et honnêtement écrit.

Hans Otto MEISSNER: « L'Homme de Tokyo ».

A Tokyo, avant la guerre, un journaliste allemand espionne au profit de l'U.R.S.S. Les services secrets japonais et ceux de l'ambassade allemande paraissent bien faibles au début de l'intrigue, mais ils se ressaisiront petit à petit et le plus formidable renseignement n'arrivera jamais aux Russes. Le personnage central, Casanova

hypnotisant toutes les femmes, est admirable de culot et d'audace, ce qui donne une lecture amusante d'un roman un peu « sexy », mais somme toute captivant.

Martel en tête (Presses de la Cité).

Le jeune époux d'une richissime héritière est acquitté, faute de preuves, de l'accusation d'avoir violé et tué une étudiante. Son entourage n'est malheureusement pas convaincu de son innocence ; dans sa jeunesse, le soi-disant assassin avait battu des vieilles femmes, victime qu'il était d'un complexe dû à la tyrannie maternelle. Le héros s'aperçoit de la réticence de son épouse et il s'enfuit pour chercher à prouver son innocence. Sa femme demande le divorce et épouse un médecin, rival détesté de son premier mari. Le fugitif, apprenant la chose, conçoit un plan pour se venger — se faire passer pour mort et revenir tuer. Cependant le second mari découvre le véritable coupable. Mais il est trop tard : le fugitif meurtrier a commencé à réaliser son plan et c'est alors une débauche de meurtres, que le pauvre type, devenu réellement fou, accomplit diaboliquement avant de se faire justice.

Ouvrage magnifiquement écrit, avec force, réalisme, et où l'auteur fait partager au lecteur les affres de son héros malheureux, les angoisses du « suspense », et où les faits s'enchaînent admirablement.

Pierre Rigoni, libraire.

LE PRIX DU QUAI DES ORFÈVRES A ÉTÉ DÉCERNÉ

Le Prix du Quai des Orfèvres a été décerné au deuxième tour à Alain Serdac et Jean Maurinay pour leur ouvrage « Sans effusion de sang » (Collection Le Point d'Interrogation des Editions Hachette). Au premier tour de scrutin, cinq voix sont allées à « Symphonie en 6,35 » de M. Ange Beaucaire (même collection).

LA PEAU HUMAINE ET SES USAGES (suite)

par Jean DE KERDÉLAND,
homme de lettres, Paris

Mais c'est l'horrible affaire Burke (1828) qui va fournir un élément nouveau à la macabre curiosité du public. William Burke et son complice William Hare sont des resurrectionists — entendez par-là des trafiquants de cadavres. Pour fournir des « pièces anatomiques » au Dr Knox, leur principal client, ils ont d'abord pillé les cimetières d'Edimbourg, puis ils se sont mis à... fabriquer du cadavre ! Le procès de ces grossistes de la mort ne durera que dix-sept heures, mais on en parlera pendant plus de dix-sept ans, et l'exécution de Burke, le mercredi 28 janvier 1829, sur le gibet dressé

devant la prison de Tolbooth, attirera près de trente mille personnes, malgré la pluie qui tombe à torrents ! Peu de temps après (1831), et toujours en Angleterre, un nommé Bishop, émule de Burke, reconnaîtra devant la Cour qu'il a vendu environ un millier de cadavres et commis une soixantaine d'assassinats.

Burke, Bishop et leurs pareils étaient des marchands de cadavres, sans doute, bien plus que des marchands de peau. — Toutefois, s'il n'est point de fumée sans feu, il n'y a pas davantage de cadavre sans épiderme, et les bibliophiles n'ignorent pas l'histoire de cette grosse col-

lection d'ouvrages licencieux réunis, au siècle dernier, par un Anglais anonyme. Les plats de chacun de ces volumes, richement reliés, étaient écussonnés de fragments de poitrines féminines. L'étrange ensemble, qu'un plaisant baptisa « La Litanie des Seins », fut intégralement brûlé, sitôt la mort du collectionneur, par sa veuve frissonnante...

La reliure « humaine » ne disparaîtra pas pour autant. A la mort du philosophe et jurisconsulte Jérémie Bentham (1832), on apprend que le disparu a légué son corps aux amphithéâtres de Londres, ordonnant qu'on relie avec sa peau ses traités de législation. A la réflexion, rien de surprenant à cela : Bentham était le chef de l'école dite utilitaire !

De son côté, James Allen, un brigand notoire qui a écrit ses mémoires en captivité, dans l'attente de l'exécution, désire qu'on fasse relier son manuscrit avec sa peau. Peut-être caresse-t-il l'espoir, par cet expédient, de ne pas disparaître complètement... Les Américains l'y aideront en effet : ils recueilleront ce macabre souvenir et lui donneront abri dans la bibliothèque de l'Athenæum, à Boston.

La peau humaine et les trafics dont elle fait l'objet sont d'ailleurs, plus que jamais, à l'ordre du jour : la mode réclame ces histoires, « l'actualité » en veut. Dès 1814, l'ex-conventionnel Harmand (de la Meuse) qui est devenu un préfet d'Empire très assagi, a publié, par souci d'opportunisme politique, un ramassis d'anecdotes mensongères sur la Révolution où l'histoire de Saint-Just, avec sa fameuse culotte « en peau de jeune fille », figure à la meilleure place. L'ouvrage aura du succès et sera plusieurs fois réédité. Danican, ce burlesque général qu'on opposa à Bonaparte, au 13 vendémiaire, imitera bientôt Harmand ; devenu espion à la solde de l'Angleterre et riche d'une solide expérience de la trahison, il publie à son tour un recueil de même farine, Les Brigands démasqués, où l'on voit Barère et Vadier fort élégamment chaussés de bottes en cuir d'homme. Quant à Dusaulchoy de Bergemont, qui fut l'ami de Camille Desmoulins et partagea la captivité d'André Chénier à Saint-Lazare, il veut faire mieux encore : après avoir répété la légende qu'on sait, il décore son ouvrage d'une belle lithographie de Charlet représentant une tannerie de peau humaine !¹

Paul Lacroix, le « bibliophile Jacob », n'entendait pas être en reste de sensationnel cutané. Il découvrit un ancien Nussard de la Mort, nommé Souterre (nom prédestiné !) qui lui affirma avoir jadis porté une culotte en cuir humain faite d'une seule pièce. Un autre témoin, ancien exécuté de la Bande noire (1823) soutint à Lacroix

qu'il avait porté, lui aussi, étant aux armées, une culotte de peau humaine « fort bien tannée, fort souple et fort convenable »¹. Ces belles qualités durent convaincre Alfred de Musset, puisqu'il posséda longtemps un volume dont nous ignorons le titre, relié en peau humaine mosaïquée par le grand Derôme.

La mort de l'octogénaire Mathieu de Villenave, survenue en 1846, dans l'indifférence générale, allait brusquement ranimer, par un curieux détour, la vieille affaire des tanneries révolutionnaires. Traducteur compassé des Métamorphoses d'Ovide (et père du « bas-bleu » Mélanie Waldor), Villenave avait été un ardent contre-révolutionnaire² et un bibliophile impénitent. Ces deux caractéristiques expliquent assez la présence, parmi les livres que laissait le défunt, de la fameuse Constitution de 1793, reliée en peau humaine, dont Galetti, il vous en souvient, avait fait sa pièce de conviction, en l'an III. Villenave, semble-t-il, tenait beaucoup à ce volume, dans lequel il avait glissé une petite note certifiant l'authenticité de la peau. Mise en vente à la fin de 1849, la Constitution fut aussitôt acquise par un libraire parisien, agissant pour un client anonyme... Pendant treize années, le petit livre demeura enfoui dans l'oubliette de quelque bibliothèque « spéciale » — puis il reparut soudain, le 13 février 1864. Ce jour-là, le libraire Thibault, du quai Malaquais (c'est le propre père d'Anatole France), le revendit 231 francs-or, soit environ 35.000 francs d'aujourd'hui.

Et c'est ainsi que l'intérêt se trouve périodiquement réactivé pour tout ce qui touche le commerce de l'épiderme humain. Comme il fallait s'y attendre, la littérature et la politique continuent d'exploiter cet inépuisable filon. Le publiciste et politicien Granier de Cassagnac, dont les improvisations historiques sont remarquables par l'insuffisance des recherches et la partialité des conclusions, a donné, en 1860, certaine Histoire des Girondins, où il réédite tous les ragots de ses prédécesseurs. Il y ajoute même des histoires de son cru, comme celle de ce mégissier d'Étampes, spécialiste du tannage des peaux d'hommes pour culottes d'officiers, ou celle, encore, d'un vieillard de l'ancien régime qui portait en culotte la peau d'une sienne servante, jadis pendue pour vol domestique : « Tiens ! s'écriait le patriarche en se frappant énergiquement sur les cuisses, tiens, voilà pour toi, coquine ! »

Alexandre Dumas, avant Cassagnac, (Les Compagnons de Jéhu, 1857), le « vicomte » Ponson du Terrail, après Dumas (Le Bal des Victimes, 1863), avaient fait figurer, parmi leurs accessoires, des culottes et des gilets en peau d'homme. — Mais ces deux-là, au moins, ne se cachaient point de faire du feuilleton.

¹ Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, 1873.

² Dans sa jeunesse, pourtant, à Nantes, notre homme avait été jacobin, et même montagnard.

(Suite dans le prochain numéro)

¹ L'ouvrage est intitulé *Mosaïque historique, littéraire et politique*, etc. (Paris, Rosa, 1818, 2 vol. in-12.) La litho de Charlet se trouve à la page 140 du tome premier.